

En effet, les immenses territoires situés au pied des montagnes Rocheuses, par exemple, produisent des centaines de millions de têtes à un prix nominal ; la vache du Texas ne vaut guère plus de \$2.00 par tête ; les prairies sont là, ouvertes à tout venant ; on y voit réunis des milliers d'animaux appartenant au même propriétaire. Dernièrement, ces troupeaux ont été grandement améliorés par l'infusion du sang des meilleures races de boucherie. Cette amélioration est très rapide, puisqu'un seul taureau transforme annuellement les produits de 80 à 100 vaches. Quelques cavaliers dirigent ces immenses troupeaux d'un lieu à un autre, jusqu'à ce qu'enfin l'animal arrive, demi-gras, au premier poste de chemin de fer. De là, on le transporte dans les centres où le maïs abonde, et, après quelques mois, l'animal arrive au marché de New-York, ou même de Montréal. S'il est de premier choix, il se vend ordinairement 5 cents la livre, en vie, mais le prix moyen par tête de gros bétail est d'environ 4 cents la livre, pour les animaux de choix. Tout me porte à croire que ces prix se maintiendront, comme maximum, pendant bien des années encore, à cause de l'immense territoire, tant aux États-Unis qu'en Canada, où la vie de l'animal ne coûte rien ou à peu près.

Il est également établi que pour produire 100 livres de viande, poids en vie, il faudra donner à l'animal la même nourriture qu'il en faut pour obtenir 64 livres de beurre, ou 175 de fromage gras. En estimant le beurre à 23 cents et le fromage gras à 11 cents la livre, moyenne, on arrive aux résultats suivants : Une même quantité de nourriture donnée produira, soit :

100 lbs. de viande, poids vif, valant.....	\$5 00
ou 64 lbs. de beurre à 23 cts., valant.....	14 72
ou 175 lbs. de fromage gras à 11 cts., valant.....	19 25
ou 64 lbs. de beurre \$14.72 et 120 lbs. de fromage	
écramé à 8 cts.....	24 32

Le fait mentionné en dernier lieu a été démontré à l'évidence l'année dernière, aux États-Unis et à Ontario. J'ai donné les prix moyens obtenus l'an dernier pour les meilleurs produits. Malheureusement, la moyenne de nos beurres et fromages est bien loin de rapporter autant, mais c'est uniquement à cause du peu de soins et de connaissances des fabricants.

Je ne connais aucun statistique qui établisse le nombre et la valeur des bestiaux engraisés dans cette province ; mais il est de fait que les marchés de Québec, et surtout de Montréal, s'approvisionnent pour une grande partie à Ontario. J'estime que c'est à peine si nous pouvons subvenir à notre propre consommation, et que la faible exportation d'animaux gras provenant de cette province est plus que compensée par les animaux de boucherie que nous importons pour l'alimentation de nos grands centres.

Mais nous devons posséder, actuellement, un million de vaches laitières ; et nos cultivateurs pourraient facilement en tripler le nombre du moment qu'ils sauraient tirer de la production laitière un meilleur profit. Il est également certain que nos vaches peuvent facilement doubler leur rendement, et, en certains cas, le tripler, au moyen d'une alimentation plus généreuse et de là plus rémunérative. Cependant, dans l'état actuel de notre agriculture, la production du beurre, pour les marchés locaux et pour l'exportation, doit être de 33 millions de livres, ou l'équivalent en fromage. En estimant le beurre à 15 cents la livre, seulement, c'est donc environ 5 millions de piastres par année que nos cultivateurs obtiennent de leur laiterie. C'est cette somme qui nous est comparativement facile de doubler, et, dans quelques années, de dédoubler, tout en transformant notre agriculture, mais sans secousse, et sans changements radicaux ; je dirais presque : sans que la routine s'en doute !

Mais en doublant les revenus actuels de nos laiteries, nous augmentons dans des proportions égales toutes les récoltes de

nos champs. Des troupeaux plus productifs donnent des engrais plus riches et plus abondants. Ceux-ci, à leur tour, augmentent les rendements des prairies et des pâturages, auxquels succèdent des récoltes de grains plus considérables, sans augmentation de travaux et de dépenses.

En développant notre industrie laitière, c'est donc la fortune du cultivateur qui prendra graduellement la place de la gêne, du découragement, de la misère et du dépeuplement par l'émigration de nos campagnes.

Il est malheureusement établi que, faute de connaissances et de soins, les beurres de cette province n'obtiennent guère plus du tiers de ce que produisent les meilleurs beurres sur les marchés européens. Quant à nos marchés locaux, on voit tous les jours des beurres fins qui valent et se vendent régulièrement le double du prix qu'on obtient pour la grande masse des beurres offerts en vente.

Les chiffres suivants, tirés des mercuriales anglaises, prouvent ces faits à l'évidence. Ainsi, quand les beurres du Danemark et de la Norvège sont cotés à de 140 à 160 sterling par..... 112 lbs. Les beurres de fabriques américaines, de 110s. à 135s. par..... 112 lbs. Ceux dits de Kamourasi a. de 60s. à 75s. par..... 112 lbs. et encore y en a-t-il des quantités considérables qu'il faut vendre pour graisse de roues.

Quant aux quelques fabriques de beurre établies dans notre province, il est admis qu'elles obtiennent environ le double du prix des beurres ordinaires sur nos marchés. On voit par là combien il importe d'aider l'établissement de fabriques de beurre le plus possible.

Il y a dix ans, nous ne possédions pas, que je sache, dans la partie française de la province, de fromagerie ou de beurrerie exploitées par des sociétés. Les conférences données dans nos paroisses, sur l'ordre du gouvernement, firent connaître l'avantage de ces associations, dont nos voisins avaient le monopole. Aujourd'hui nous devons posséder au-delà de 200 fromageries, et le nombre augmente d'une manière surprenante. J'évalue à une centaine le nombre de fabriques nouvelles de beurre et de fromage qui entreront en opération au printemps prochain.

Malheureusement, ce qui nous manque encore ce sont les connaissances voulues pour tirer de cette nouvelle industrie tout ce qu'elle peut donner. Ainsi, je connais un bon nombre de fabriques, parmi les meilleures, qui sont obligées d'avoir recours à des fabricants étrangers qui ne parlent pas le français. Je connais des femmes américaines qui reçoivent, dans nos fabriques canadiennes, de \$50 à \$60 par mois et leur nourriture, tandis qu'à Ontario les prix moyens sont de \$25 pour des hommes, plus forts et également habiles, et sans nourriture. Ici encore, les constructions et les appareils sont trop primitifs, et la conséquence, c'est que nous perdons de 10 à 20 p. c. sur la valeur de tous nos produits en fromage. Quant aux fabriques de beurre, j'en connais plusieurs qui cherchent des fabricants, sans trop savoir où s'adresser, et auxquelles on a demandé jusqu'à cinq piastres par jour, bien qu'à Ontario et aux États-Unis les prix soient les mêmes que pour les fabricants de fromage, soit environ \$25 par mois.

À Ontario on a eu les mêmes difficultés à vaincre.

Dès 1867, le gouvernement provincial s'occupa de cette question. Il passa une loi pour encourager les associations des fabricants de beurre et de fromage. Il existe deux de ces sociétés connues sous les noms de "Eastern" et de "Western Dairymen's Association." Ces sociétés fonctionnent sur le principe des sociétés d'agriculture. Elles reçoivent chacune, du gouvernement, un octroi annuel de \$1,000. Chacune de ces associations se réunit annuellement en conventions qui durent trois jours. Il y a trois séances par jour. J'ai assisté plusieurs fois à ces conventions et j'ai été étonné de l'intérêt